2

# UNE
# DISCRÉTION,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

EN PROSE,

PAR M. ÉDOUARD PLOUVIER,

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 2 août 1850.*

BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DES THÉATRES ROYAUX,

RUE DES PIERRES. 46, PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,

*Le soir au Théâtre Royal.*

1850

Digitized by Google

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
| --- | --- |
| GEORGES DE VARANGES. | MM. LEROUX. |
| ARTHUR MONICOURT. | GOT. |
| CORNÉLIE BÉRAIL. | Mmes DENAIN. |
| CHRISTINE DE GREUVES. | RÉBECCA. |

Digitized by Google

# UNE DISCRÉTION,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

## ACTE I.

Un salon, ouvrant par deux portes au fond sur un parc. Entre ces deux portes, la cheminée. A gauche, la porte latérale de l'appartement de Mme de Greuves; à droite, celle de l'appartement de Mme Bérail. Sur le devant, un guéridon et une table de jeu.

### SCÈNE PREMIÈRE.

CORNÉLIE, CHRISTINE.

CHRISTINE, *entrant par la droite.*

Je viens de voir les chevaux à la berline; est-ce que vous sortez, ma tante?

CORNÉLIE.

Oui, Christine, oui, ma mignonne. Je m'en vais aller, en me promenant, jusqu'à la Chesnaye. Tu sais, je suis en procès avec les d'Harteuil; je crois que cela vient de nos intendans, et je ne serais pas fâché de m'en éclaircir avec mes voisins. La baronne fait certaines conserves à ravir... c'est sa vocation. Je lui demanderai sa recette, et si le baron est de bonne humeur, je dînerai par là.

CHRISTINE.

Alors, ma tante, il ne faut pas vous attendre?

CORNÉLIE.

Ah! je ne sais pas... Attends-moi toujours. Tu vois, il fait un temps superbe, l'air est très-doux, le ciel n'est pas plus pur que le fond de... de ton cœur, chère amie... Cette promenade me fera du bien, adieu!

Digitized by Google

CHRISTINE.

Adieu, ma tante; mais si...

CORNÉLIE, *revenant.*

Ah! si M. de Varanges... appelle-moi donc Cornélie, s'il te plaît! Tu as la rage de dire : « Ma tante!... » Je le sais bien que je suis ta tante, mon mari était ton oncle exprès pour cela; mais ça me vieillit, ça ne peut pas me plaire énormément. Ah! si nous étions toi vieille, et moi jeune, je te le permettrais, parce que ce serait original; ou bien si c'était moi qui fusse vieille, je dirais encore oui, parce que ce serait naturel; mais quand on est du même âge, c'est insignifiant, ou bien c'est humiliant... tu ne veux pas m'humilier?...

CHRISTINE.

Oh! ma tante!

CORNÉLIE.

Là, vois-tu, vipère!... je veux que tu me tutoies aussi... Si tu refuses, c'est que tu ne m'aimes pas... Qu'est-ce que je voulais donc dire?... Ah! M. de Varanges va venir pour jouer aux cartes avec moi... Mais est-ce croyable que nous nous soyions mis à jouer de la sorte dans ce château, comme s'il ne fallait pas garder quelque chose pour l'âge mûr... Ah! bah! les journées sont si longues à la campagne, et lorsqu'il fait mauvais... Et puis, il aime ça, M. Georges... Quel aimable jeune homme, hein? un poète, pas vrai? mais il est charmant.

CHRISTINE.

Oui, quelquefois.

CORNÉLIE.

Comment, quelquefois! Mais depuis que je le connais, depuis mon mariage, il a toujours été charmant avec moi. Tu ne le connaissais guère alors, bien qu'une

Digitized by Google

partie de votre enfance à tous deux se soit passée ici; mais l'âge de l'étude arrive, on se sépare, et plus tard on se reconnaît à peine... Comme il était le filleul de mon mari, il nous faisait assez souvent visite, et... depuis, il y a des jours où je crois vraiment qu'il m'aime... Trouves-tu pas, dit?

CHRISTINE.

Cela se peut bien, ma chère... Cornélie; je n'en serais pas surprise.

CORNÉLIE.

Oui, tu dis que tu n'en serais pas surprise, et ça t'étonnerait peut-être beaucoup... Voyons, est-ce toi ou moi qu'il aime?

CHRISTINE.

Franchement, Cornélie, je ne sais pas... Mais n'avons-nous pas entendu parler d'un mariage possible entre M. de Varanges et... *la plus riche héritière du département?*

CORNÉLIE.

Ah! oui, une pecque provinciale... long cou, longues dents, longues jambes, qui s'appelle Élodie de Vieux-Roseau, et qui consacre sa vie à coiffer sainte Catherine avec des grands bras et des mains rouges; son père est un ancien fournisseur; il la destine à quelque receveur général, qui aura le double de son âge et de sa fortune, et qu'elle ne pourra jamais... chagriner, parce que ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur... Sans doute, on a parlé de ce mariage; mais de quoi ne parle-t-on pas quand on n'a rien à dire et qu'il pleut... Quant à nous, ce peut être plus sérieux : libres et riches toutes deux, veuves de maris hors d'âge, nous sommes deux délicieux partis; toi, veuve du comte de Greuves, vieille

Digitized by Google

noblesse; moi, veuve du sénateur Bérail, comte de l'empire... voilà qui n'est point à dédaigner!... Je voulais donc te prier, Christine, de me remplacer pour la partie de M. de Varanges.

CHRISTINE.

Je lui demanderai de consentir à cette substitution.

CORNÉLIE.

Monicourt viendra sans doute aussi, tu... tu le recevras... tu le recevras avec d'autant plus de bonne grâce qu'il m'a bien l'air de soupirer pour toi plus officiellement que l'autre, celui-là.

CHRISTINE.

Vous croyez?...

CORNÉLIE.

Oh! je m'y connais, quoique bien souvent Monicourt...

CHRISTINE.

Monicourt?...

CORNÉLIE.

Bien souvent il me semble qu'il m'aime... Est-ce que tu n'as pas remarqué?

CHRISTINE.

Si, si, depuis longtemps.

CORNÉLIE.

Eh! mon Dieu! je ne l'en empêche pas, moi, au contraire; je m'en vais...

CHRISTINE.

Bonne promenade!

CORNÉLIE, *revenant.*

En tout cas, si c'est toi qu'il aime, je n'en vois pas trop la raison, car tu es avec lui d'une froideur de pôle nord, tu as l'air de geler à pierre fendre quand il arri-

Digitized by Google

ve; ça n'est pas fait pour porter à des excès de témérité, ces façons-là... C'est de Varanges que je parle, de Georges... n'est-ce pas vrai, voyons?

CHRISTINE.

Et vous m'en blâmez?...

CORNÉLIE.

Fort et ferme! Tu ne sais pas vivre, mon enfant! ou plutôt tu ne sais rien de ton métier de femme, un métier ravissant! Je puis te l'enseigner, moi, car j'y suis d'une force assez supérieure, et la preuve, c'est que, depuis le couvent, j'ai été beaucoup aimée.

CHRISTINE.

Oui, je le sais, M. Bérail vous adorait!

CORNÉLIE, *la regardant de côté.*

Quand je disais qu'elle ne sait rien! Ah! vraiment si j'étais coquette, ce n'est pas elle que je craindrais!... Regardez-moi donc un peu, ma jolie comtesse, et instruisez-vous. J'ai été beaucoup aimée, te dis-je, je le suis encore, et j'espère bien l'être tant que cela m'amusera. Mon secret est contenu presque tout entier dans ce seul mot : *Promettre*. Promettre avec le regard, avec le sourire, avec le son de la voix, c'est déjà répondre au désir que chacun porte en soi d'être aimé, d'être heureux. Il ne faut pas tenir tout ce qu'on promet, mais il ne faut pas non plus décourager personne; c'est la coquetterie la plus certaine, et je m'en suis toujours bien trouvée... Fais comme moi, ma mignonne : garde-toi de la béguculerie comme du jaune avec du vert; c'est à faire dresser les cheveux! Allume un peu tes yeux, sache aussi les alanguir, fais voir tes dents à propos, mets à temps dans ta voix des dièses et des bémols; les

Digitized by Google

hommes aiment ça, qu'est-ce que tu veux !... Après ça, cependant, si tu n'as pas la vocation...

CHRISTINE.

Mon Dieu, ma tante, que me dites-vous là ?...

CORNÉLIE.

Dam ! je te dis ce que je sais, moi... Allons, je pars...

CHRISTINE, *songeant*.

A tantôt !

CORNÉLIE, *revenant*.

Dis donc, Christine ?

CHRISTINE.

Quoi, ma tante ?

CORNÉLIE.

Ah ! ne me crève pas le cœur davantage en m'appelant ta tante... et écoute-moi... Tu ne joues pas souvent, tu ne sais pas tricher, je veux te montrer un coup bien facile... Ah ! ça peut te servir, vois-tu ; assied-toi...

(*Elles vont à la table de jeu.*)

CHRISTINE.

Mais, c'est tromper, cela !

CORNÉLIE, *mêlant les cartes*.

Tiens, je le crois bien ! et si tu te servais de cette tricherie en faisant ma partie, ce serait indigne ! Mais comme on emploie ces moyens-là avec des hommes... c'est bien naturel. Voyons, regarde. C'est à l'écarté, n'est-ce pas, que tu joues ? C'est à toi de donner, tu veux marquer le roi ? Eh bien, en mêlant tes cartes, comme cela, tiens : tu en avises un, de roi, et zeste ! tu le fais glisser sous le jeu... Tu vois ; tu donnes à couper ; tiens, coupe... Ah ! tu as cru couper, n'est-ce pas ? Mais tu as eu la bonhomie de me regarder alors, et je te remercie de ton regard en replacant les deux paquets tout bonne-

Digitized by Google

ment l'un sur l'autre ; bien ; je donne maintenant, à toi, à moi... Là, je retourne, c'est-à-dire qu'habilement, comme cela, je retourne la carte du dessous et je dis : « Je marque le roi ! » Tiens, suis-je folle ! j'allais le marquer... ce que c'est que l'hab... Allons, allons, je me sauve, car si je t'écoutais encore, je ne m'en irais pas...

Elle sort par la droite.

## SCENE II.

CHRISTINE, *seule, jouant avec les cartes.*

Quel bizarre caractère ! c'est pourtant vrai que tous les hommes l'aiment... Quoi ! M. de Varanges aussi, est-ce possible?... Hélas ! il est lui-même si bizarre, à en juger par sa manière d'être avec moi !... A certains jours, il arrive, le compliment aux lèvres, le plaisir aux yeux, sa galanterie est respectueuse, empressée, presque tendre... Le lendemain, il est brusque ou familier, parfois même... impertinent... Si je suis triste ou mélancolique, il est soumis, gracieux ; si je souris, il devient railleur ; et puis, toujours des mots que je ne comprends pas et qu'il refuse de m'expliquer ! M'aime-t-il ou se moque-t-il de moi? C'est pour tout cela que j'ai pris le parti de la froideur... Hum ! ça coûte bien un peu, mais on ne peut pourtant pas non plus tout souffrir !... Les femmes sont vraiment trop malheureuses sur la terre !... Moi, j'ai bien peur de subir le contre-coup des caprices de quelque future, Mlle Élodie, peut-être... Ah !... quand nous étions de petits enfans, lui et moi, dans ce château même qui appartenait à mon tuteur, il ne faisait que ce que je voulais... (*Regardant les cartes.*) J'ai comme envie d'essayer cette

Digitized by Google

tricherie que Cornélie exécute si bien ! Mais le beau plaisir que de se rendre criminelle pour gagner... de l'argent... Il est vrai qu'on peut jouer autre chose... Quoi ! si je lui proposais de jouer... une discrétion, je gagnerais, grâce à ma tante, et je demanderais à ce beau fantasque... Ah! je ne sais pas encore quoi, mais... si je lui demandais tout simplement de ne plus aller chez Mlle Élodie... ça provoquerait une explication, et... oui, mais c'est bien brutal... Je l'aime sottement, ce monsieur, et j'oublie toute convenance... Enfin, je verrai bien; mon idée est ravissante, le moment m'inspirera. J'entends des pas sur le sable du parc... Quel bonheur ! ce n'est pas Monicourt.

SCENE III.

CHRISTINE, GEORGES, *arrivant par le fond.*

GEORGES.

Bonjour, madame; comment êtes-vous, ce matin ?

CHRISTINE.

Je me porte à ravir, monsieur ! calmez vos angoisses sur ma chère santé... Mais vos yeux cherchent Mlle Bérail...

GEORGES.

Non, mais non, pas encore ! Quand je suis près de vous, madame, je ne cherche plus...

CHRISTINE.

Je vous dis que vous ne vivez pas sans ma tante ! j'ai la douleur de vous apprendre qu'elle est sortie, qu'elle dînera peut-être à la Chesnaye où vous n'allez pas, et ne reviendra que tard... On vous sacrifie aujourd'hui, monsieur, à des raisons de procès, d'intendans, de confitures...

Digitized by Google

GEORGES.

Mais, vraiment, madame...

CHRISTINE.

Vous voulez me dissimuler la peine que cela fait à votre amour-propre et à votre cœur... ne l'essayez pas; les grosses larmes qui roulent dans vos yeux vous trahissent.

GEORGES.

Comment donc! elles m'aveuglent, et les sanglots m'étouffent.

CHRISTINE.

Au reste, pour adoucir autant que possible le coup affreux qu'elle savait vous porter, ma tante m'a chargée de la remplacer en vous faisant...

GEORGES.

Un accueil aimable et affectueux...

CHRISTINE.

Oui, monsieur; et en faisant aussi votre partie de cartes.

GEORGES.

Mais vous n'aimez pas le jeu, et...

CHRISTINE.

J'aime à me dévouer, moi; c'eût été dommage d'ailleurs que vous fussiez venu pour rien, vous qui aimez si passionnément les cartes!...

GEORGES.

Oh! oh! permettez, je...

CHRISTINE.

Eh! mon Dieu! personne n'est parfait!

GEORGES.

Ah! pour être imparfait, j'ai assez d'autres cordes à mon arc et je conteste.

Digitized by Google

CHRISTINE.

Allons, soit ! je n'y mets pas d'entêtement, je consens à ce que ce ne soit pas la passion du jeu qui vous amène ici ; c'est votre passion pour ma tante.

GEORGES.

Mais vous vous trompez, madame, et...

CHRISTINE.

Non ? je le veux bien ; alors c'est votre passion pour moi.

GEORGES, *persiflant.*

Oh ! qui donc aurait jamais pu vour faire croire...

CHRISTINE.

Pardon ! je vous offensais, vous n'êtes plus dans l'âge des folies, des amours sans espoir... mais vous voyez bien alors que j'avais raison du premier coup et que vous n'adorez que les cartes ; je savais bien vous en faire convenir, et franchement j'aime mieux cela, moi ; car enfin, au jeu, je puis faire votre partie, tandis que si vous m'aimiez... je ne le pourrais pas...

GEORGES, *piqué, à part.*

Tu tu tu tu tu !... (*Haut.*) Eh bien ! oui, je l'avoue, le jeu me passionne plus que tout au monde !

CHRISTINE, *montrant la table.*

Jouons alors.

GEORGES.

Jouons.

CHRISTINE.

Nous jouons l'écarté ?

GEORGES.

Soit ! y aura-t-il un enjeu ? quel sera l'enjeu ?

CHRISTINE.

Ah ! je ne sais pas... ce que vous voudrez, monsieur, pourvu que ce ne soit pas de l'argent !

Digitized by Google

GEORGES.

Pourvu que ce ne soit pas nos cœurs, non plus.

CHRISTINE.

Bien entendu! il faut pouvoir se payer. Si nous jouions une discrétion ? voulez-vous ?

GEORGES.

Je ne saurais rien vous refuser, mais j'ai la charité de vous avertir, madame, que vous ne songez pas à quoi vous vous exposez. Que je la gagne, moi, cette discrétion, je suis capable de devenir d'une indiscrétion inouïe!... les dettes de jeu sont sacrées... que direz-vous? il est vrai que vous autres femmes vous avez toujours la ressource de ne pas payez.

CHRISTINE.

Par exemple! je paye, moi, monsieur! Si je perds, je m'acquitterai... (*Avec gravité.*) recevez-en ma parole d'honneur.

GEORGES.

Et si je gagne, cette parole, vous la tiendrez... quelque chose que je vous demande? pensez-y bien!

CHRISTINE.

Je la tiendrai, vous dis-je... si je perds ! mais de votre côté ?...

Ils commençent à jouer. C'est à Christine à donner les cartes.

GEORGES.

Eh bien! comment donc les tenez-vous, ces cartes ! vous avez là une petite façon à vous bien originale !... Moi, de mon côte, je fais le même serment, quoi que vous me demandiez!

CHRISTINE.

Prenez garde, il retourne du cœur. — Je marque le roi.



Digitized by Google

GEORGES.

En cinq points seulement, n'est-ce pas ?

CHRISTINE.

Je le veux bien. Désirez-vous des cartes, Georges ?

GEORGES.

Tiens ! vous avez dit : *Georges* ! comme au beau temps de l'enfance envolée !... Des cartes, ma chère Christine, j'en voudrais trois. — Grand merci! — Est-ce l'arrivée de votre roi de cœur qui vous fait rougir ainsi?

CHRISTINE.

Je rougis, moi! c'est le feu que je mets à cette partie...

GEORGES.

Atout! — Ce beau temps ne vous a pas donné envie de sortir, madame?

CHRISTINE.

Et qui vous aurait reçu, monsieur?

GEORGES.

C'est presque aimable ce que vous me dites là; vous êtes dans un bon jour. — Je marque deux points.

CHRISTINE.

Déjà!

GEORGES.

Vous avez peur, je crois; vous avez raison, car vous perdrez, et j'ai votre parole... (*C'est à lui à donner les cartes.*)

CHRISTINE.

Si nous mettions la partie en sept points?

GEORGES.

Non pas! je vous refuse sans aucune courtoisie... et c'est dommage, car vous êtes en ce moment plus jolie que jamais!.. mais je suis un joueur effréné, moi, madame, c'est vous qui l'avez dit. — Le roi.

Digitized by Google

CHRISTINE.

Vous retournez aussi le roi !

GEORGES.

Oh ! c'est lui, madame, lui de pied en cap et m'apportant un point dans ses royales mains... Comme vous avez l'air en colère !

CHRISTINE.

En colère ! vous trouvez...

GEORGES.

Je veux bien que ce soit de la satisfaction ; et d'ailleurs ces étincelles dans vos yeux, cette animation dans vos traits... cela vous rend si... Du pique, du pique ! là, encore la vole, cinq points ! j'ai gagné, prodigieusement gagné.

CHRISTINE, *interdite.*

En effet. Oh ! vous gagnez très-bien, vous êtes très-habile... (*Ils se lèvent.*)

GEORGES.

Je suis beau joueur aussi... voulez-vous... que je vous tienne quitte ?

CHRISTINE.

Dieu m'en préserve ! je ne vous aurais pas fait grâce, moi ! ainsi, ne m'humiliez pas par cette générosité de vainqueur, et dites vite ce que vous voulez.

GEORGES, *souriant.*

Je veux d'abord vous rappeler votre serment.

CHRISTINE.

Eh bien ! je ne demande qu'à le tenir, parlez.

GEORGES, *même jeu.*

Un moment ! je vous ai dit que vous ne saviez pas à quoi vous vous exposiez ; je vous ai prévenue que je serais d'une indiscrétion... inouïe... Je viens de vous o

Digitized by Google

frir de vous remettre votre dette... je vous l'offre encore.

CHRISTINE.

Encore une fois, je ne veux pas de votre générosité ! Ça, voyons, parlez, que voulez-vous de moi ?

GEORGES.

*Alea jacta est !* et je m'abandonne à la parole donnée. (*Se rapprochant de Christine.*) Ce que je veux de vous, madame, c'est...

CHRISTINE.

C'est?...

GEORGES, *après un court silence.*

C'est vous.

CHRISTINE, *sans comprendre.*

Ah ! je respire ! je ne savais que penser, moi ; j'avais presque peur... Est-ce que ces enjeux-là se payent au comptant?

GEORGES.

Rigoureusement, on a vingt-quatre heures, mais quand on est en fonds... (*A part.*) Allons, allons, M. Béraif ne m'avait pas trompé... l'aventure est vraie... je l'obtiendrai.

CHRISTINE, *gracieusement.*

Eh bien ! M. Georges, je songerai sérieusement à la demande que vous voulez bien me faire ; c'est grave, quoiqu'un peu extravagant dans la forme ; j'en causerai avec ma tante ; et avant vingt-quatre heures, je vous répondrai. Si, pourtant, il vous faut un à-compte, je crois pouvoir dès à présent vous dire que ce mariage...

GEORGES.

Ah ! vous me faites entrevoir un bonheur que tous les hommes m'envieraient ; mais pourquoi sortir du jeu ?... (*Baissant la voix.*) Pourquoi feindre de ne pas me com-

Digitized by Google

prendre? car je ne puis croire que vous ne m'ayez pas entendu...

CHRISTINE.

Que voulez-vous dire?

GEORGES, *d'un ton plus bas, tendre et animé.*

Je veux dire, madame, qu'il n'est pas dans la vie d'instant plus doux que celui où deux cœurs oublient pour s'entendre, le monde et ses liens, ses mensonges et ses préjugés; je veux dire que cette heure est à nous et que le temps est pur, que dans le parc il y a des allées ombreuses, des fleurs qui font aimer, des oiseaux qui chantent l'amour!... Je veux dire que vous êtes belle et que je brûle de vous le dire cœur à cœur, loin du monde, tout bas...

CHRISTINE.

M. de Varanges!...

GEORGES, *même jeu.*

Rappelez-vous nos conventions, ma générosité, votre parole! et surtout, chère jolie comtesse, le sentiment qui me fait tenir à mon enjeu plus qu'à la vie... (*A part, en sortant par le fond à droite.*) Elle est à moi!

SCENE IV.

CHRISTINE, *puis* CORNÉLIE.

CHRISTINE, *tombant sur un fauteuil près du guéridon.*

Ai-je bien entendu? est-ce possible! suis-je éveillée? C'est lui qui était là, lui qui a prononcé ces outrageantes paroles!... et cela, au moment où j'allais, si c'eût été à moi de demander, lui laisser voir un sentiment... dont je rougis à présent... (*Silence.*) Ainsi, lorsque sous l'empire d'une erreur qui eût abusé toute femme com-

Digitized by Google

me moi, je lui répondais en lui offrant ma main... il la repoussait pour... Deux insultes à la fois!... Mais qu'est-ce donc que cet homme? et qui peut lui dicter sa conduite envers moi? Ah! je voudrais pouvoir pleurer...

Elle appuie son front sur ses mains.

CORNÉLIE, *qu'on entend se plaindre avant son entrée.*

Aïe! ah! ah! c'est affreux, c'est tuant, c'est un supplice inimaginable!... (*Elle vient s'asseoir du côté opposé à Christine.*) Je ne vois pas, je n'entends pas, je ne pense pas; je meurs, voilà tout! Je meurs, c'est à la lettre!... (*Silence.*) Eh bien! Christine, c'est ainsi que tu viens à mon secours!

CHRISTINE, *sans se détourner.*

Oui, ma tante.

CORNÉLIE.

Oh! quelle compassion!... Ce que c'est, ma chère?... C'est ma névralgie!... mon atroce, mon impitoyable névralgie... Figure-toi que je venais de quitter l'avenue des Ormes... tiens, je pensais à ce que tu m'as dit de Monicourt, je crois que tu as raison, et qu'il n'a jamais cessé de m'aimer, je ne lui en fais pas de reproches, mon Dieu! Non, il ferait un mari suffisant, et j'attends qu'il s'explique; car, vois-tu, il faut nous remarier, il n'y a que cela pour réprimer les insurrections du cœur. Oui; tout-à-coup, il me semble que ma vue se trouble; en effet, je veux fixer des yeux Germain, le cocher, voilà qu'il danse devant moi; et puis, voilà que mon front devient d'un lourd!... Allons, bon! me dis-je, c'est ma névralgie, et je me fais ramener au pas, et me voici... Ah! quel martyre, grand Dieu!... Ah! ça, mais, qu'as-tu donc, toi?

Digitized by Google

CHRISTINE.

J'ai du chagrin, Cornélie, j'ai un vif chagrin, et c'est vous qui en êtes cause.

CORNÉLIE.

Comment, moi!

CHRISTINE.

Oui, sans doute, car c'est vous qui m'avez fait jouer, qui m'avez appris à...

CORNÉLIE.

A gagner, oui; aurais-tu perdu?

CHRISTINE.

J'ai perdu, malgré vos belles leçons, et vous ne pouvez savoir ce que j'ai perdu...

CORNÉLIE. *Elle se lève.*

Tiens! tiens! tiens! c'est drôle; quoi donc, hein?

CHRISTINE, *se levant aussi.*

J'ai proposé à M. de Varanges de jouer une discrétion.

CORNÉLIE.

Aïe!

CHRISTINE.

Vous souffrez toujours beaucoup?

CORNÉLIE.

Certainement, certainement... En sorte qu'il a gagné et qu'il t'a demandé... Voyons?

CHRISTINE.

Oh! je n'oserai jamais vous dire...

CORNÉLIE.

Tu me figes le sang dans les veines, toi! Parle donc?

CHRISTINE.

J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'une demande en mariage et vous l'auriez cru comme moi, s'il vous avait dit tout bas : « Ce que je veux de vous, c'est vous. »

Digitized by Google

CORNÉLIE.

Hein! il t'a dit?...

CHRISTINE.

« Ce que je veux de vous, c'est vous. »

CORNÉLIE, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! pauvre Christine! ah! ah! ah! Tiens, mais ça n'est pas si maladroit!... il a des traditions, ce Varanges. Ah! ah! ah!

CHRISTINE.

Eh quoi! vous riez!

CORNÉLIE.

Non, je ne ris pas, je souffre trop pour cela... (*Elle se rassied.*) Je souffre à faire pitié, vois-tu? Comment, pauvre chère, le fourbe a eu l'audace de te dire... Ah!... ce que j'éprouve ne peut pas s'exprimer... (*Se relevant brusquement.*) Et après?

CHRISTINE.

Et après, il m'a laissée en me disant que nous nous rencontrerions dans la journée, et il est allé se promener dans le parc.

CORNÉLIE.

Et voilà tout? et c'est pour cela, rien de plus, que je te trouve à pleurer toutes les belles larmes de tes beaux yeux!... Ah! ma chère, tu as vraiment besoin de leçons... Mais songe donc, tu le tiens, ce monsieur; tu ne feras jamais que ce que tu voudras, après tout; tu es la maîtresse souveraine de tes *oui* et de tes *non;* les femmes bouleverseraient des mondes avec cela!... Écoute-moi bien, je vais faire de toi la perle des diplomates!... A propos, admires-tu comme je m'immole avec grâce à ta situation?... je te sacrifie la plus belle migraine!

Digitized by Google

CHRISTINE.

Vous êtes bien heureuse de pouvoir tourner les choses les plus graves en plaisanterie. J'ai voulu un moment parler votre langue, moi : ça m'a bien réussi!... j'y ai gagné d'être offensée, voilà tout, et maintenant...

CORNÉLIE.

D'abord, madame, je ne plaisante pas, je suis pour cela trop en train de me mourir de mes douleurs dans la tête... Tiens, vois-tu, c'est là, là dans la tempe gauche et ça m'envahit complétement l'œil... Oui; ensuite, ce que vous ne remarquez pas, c'est que c'est à moi que vous faites offense en prétendant que ce mousquetaire vous a offensée, parce que vous parliez ma langue, à moi... Il ne fallait pas jouer, ma chère, ou il ne faut pas crier si fort! Si vous vous appeliez Élodie, si vous gardiez le monopole des bonnets de sainte Catherine, si vous aviez l'aspect d'un étui de paratonnerre, vous auriez beau parler ma langue, à moi, on ne vous offenserait sous aucun prétexte... et enfin, vous êtes une ingrate, car je ne songe qu'à vous guider, malgré mes éblouissemens. Tenez, vous me verriez, sans pitié, expirer à vos yeux!

CHRISTINE.

Ma chère Cornélie, vous êtes bonne et charmante... (*Elle lui prend la main.*) Je vais envoyer chercher le docteur... mais je crois que le voici.

SCENE V.

LES MÊMES, MONICOURT, *arrivant par la droite.*

MONICOURT.

Belles dames, je mets à vos pieds...

Digitized by Google

CORNÉLIE.

C'est bon! c'est bon! vous êtes très-bien élevé, nous le savons; mais il ne s'agit pas de ça : il s'agit de ce que j'éprouve; je souffre le martyre, mon ami! regardez-moi, je dois être pâle comme une pomme verte!... ma névralgie qui vient de me prendre!

MONICOURT.

Brusquement?

CHRISTINE, *tâchant de se remettre.*

Je crois bien, le temps d'aller jusqu'à la grille.

CORNÉLIE.

Ah! ma chère, il paraît que votre partie avec M. de Varanges vous a fait paraître le temps court.

MONICOURT.

M. de Varanges est ici?

CORNÉLIE.

Est-ce que cela vous empêche de me secourir?

MONICOURT.

Voyons votre jolie main? le pouls est plein, mais vous n'avez pas de fièvre... vous venez de déjeuner?

CHRISTINE.

Nous sortions de table.

MONICOURT.

C'est cela, vous aurez trop mangé.

CORNÉLIE.

Comment! trop mangé!... me prenez-vous pour une ogresse? Trop mangé! il y a des médecins qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à être brutal avec les femmes pour se faire une célébrité.

MONICOURT.

Permettez, je...

Digitized by Google

CORNÉLIE.

Je ne suis pas si maigre que Mlle de Vieux-Roseau, c'est vrai; mais Mme de Greuves est là pour dire que je mange... comme un oiseau.

MONICOURT.

Les oiseaux mangent peu, mais souvent. Je vous demande pardon, j'étais distrait; je n'ai pas dit ce que je voulais dire; je sais très-bien que les femmes ne mangent pas, c'est convenu; loin de moi l'idée de vous taxer d'appétit!... Bref! l'important est de vous conserver à vos amis et à vous-même... Douleurs de tête, n'est-ce pas?

CORNÉLIE.

Bien entendu... là, sur les yeux.

MONICOURT.

C'est cela, parfait! un mal de cœur... vague?

CORNÉLIE.

Oui, nuageux.

MONICOURT.

Parfait! Un sentiment de pesanteur vers l'épigastre, avec une barre?

CORNÉLIE.

C'est très-ressemblant.

MONICOURT.

Parfait! parfait! c'est bien là le caractère de la névralgie, *post prandium*, comme nous disons... (*A Christine.*) Après déjeuner... (*Haut.*) Je vais vous prescrire une potion que vous allez faire préparer tout de suite, et dans une heure vous serez sauvée... (*Il va écrire au guéridon, tandis que Christine et Cornélie parlent bas. Lisant haut ce qu'il écrit, à part.*) Eau distillée, cent grammes; sucre blanc, cinquante grammes, eau de fleur d'orange, cinq grammes... (*Haut.*) Vous ferez

Digitized by Google

chauffer un bain marie, et vous prendrez deux cuillerées à bouche, pas davantage, de dix minutes en dix minutes... C'est un remède... héroïque !

CORNÉLIE, *prenant l'ordonnance.*

Christine, veux-tu sonner?

CHRISTINE.

Donnez, mon amie, je vais envoyer Champagne...

Elle prend l'ordonnance et sort par la droite.

SCENE VI.

CORNÉLIE, MONICOURT.

MONICOURT, *à lui-même.*

Ah! M. de Varanges est déjà ici !

CORNÉLIE.

Eh bien! qu'y voyez-vous d'extraordinaire? est-ce qu'il ne vient pas tous les jours faire ma partie?

MONICOURT.

Oui! oui! mais votre névralgie vous privera sans doute de ce plaisir aujourd'hui...

CORNÉLIE, *riant.*

Oh! aujourd'hui, la partie est faite... ah! ah! ah!... Oh! ma tête... et une singulière partie... Ah! cette pauvre Christine!

MONICOURT.

Comment! quoi donc?

CORNÉLIE.

Ah! *quoi donc?* vous voilà sur le gril!... Avez-vous des prétentions sur Mme de Greuves?

MONICOURT.

Je ne dis pas positivement que...

CORNÉLIE, *à part.*

C'est peut-être le moment de le faire s'expliquer!...

Digitized by Google

(*Haut.*) On sait bien que vous êtes un fat; mais répondez sans artifice... Avez-vous des prétentions sur Mme de Greuves?... Dites *oui*, et je vous enfonce dans le cœur le plus joli petit poignard qui ait jamais été forgé pour un amoureux transi.

MONICOURT.

Est-ce moi que vous appelez?...

CORNÉLIE.

Dam! comment vous appellerai-je? Vous êtes amoureux, Monicourt, c'est frappant; de qui? voilà la question. Vous êtes entre Christine et moi (pardonnez-moi le proverbe), comme un... médecin entre deux moutures!... Indécis, flottant, absurde, amoureux, enfin, amoureux de toutes pièces!... Laquelle de nous est menacée? on l'ignore! vous l'ignorez peut-être vous-même. On dit que vous avez de l'esprit... on est si méchant! c'est quelquefois vrai, cependant; mais devant ces deux pauvres femmes qui sont ici, laissez-moi être franche : vous êtes bête comme un tambour-major!... A votre âge et avec vos études, ne pas savoir mieux qu'un collégien qui on aime et qui vous aime, c'est un défaut ridicule, c'est une maladie, mon cher; vous qui êtes médecin, est-ce que vous ne faites rien pour ça?... Ah! vive M. de Varanges! lui, il n'y va pas par quatre chemins!...

MONICOURT.

M. de Varanges!... et vous disiez que Mme de Greuves...

CORNÉLIE.

C'est donc de Mme de Greuves que vous êtes amoureux?... Mais vous n'avez, jusqu'à présent, je pense, aucun droit sur son cœur?...

Digitized by Google

MONICOURT.

Ceci est une question entre ma conscience et moi... mais permettez, vous disiez...

CORNÉLIE.

Allons! vous voulez le coup de poignard? vous le voulez?

MONICOURT.

Je veux, je veux qu'on respecte les personnes chez lesquelles, avec lesquelles, que je...

CORNÉLIE.

Quelle littérature! un homme qui rédige si bien et qui écrit dans *la Revue des Deux-Mondes*... des articles auxquels on n'a jamais rien répondu... Vous voyez bien que c'est de Christine que vous êtes follement épris!... Voilà qui me décide à vous dire la chose : Christine s'est perdue à l'écarté!

MONICOURT.

A l'écarté?

CORNÉLIE.

Vous ne comprenez pas?

MONICOURT.

Si, madame, oh! si... Quoi! à l'écarté!

CORNÉLIE.

Mais non, vous ne comprenez pas... voilà votre imagination qui va, va, va... comme dans *la Revue des Deux-Mondes!* Et vous n'y êtes pas du tout. Mme de Greuves a joué avec M. de Varanges une discrétion; Christine, à qui j'avais appris à tricher...

MONICOURT.

C'est donc cela que vous me gagnez toujours, quand...

CORNÉLIE.

Vous ne savez ce que vous dites... Christine, se

Digitized by Google

croyant sûre de gagner, a joué avec un aplomb!... ah! dam! je ne sais ce qu'elle se proposait de demander à son adversaire... pas la même chose, probablement; elle jouait avec le feu, la malheureuse!...

MONICOURT.

Les femmes n'aiment à jouer qu'avec le feu.

CORNÉLIE.

Et c'est elle qui a perdu.

MONICOURT.

Ah!... quoi?

CORNÉLIE.

Au temps heureux de la chevalerie, quand les chevaliers courtois avaient assez longtemps soupiré pour leur dame, quand ils avaient cassé des lances en son honneur, quand ils étaient las de chevaucher par le monde... on ne raconte pas qu'ils s'occupassent de la publication des bans et de la municipalité; on dit qu'ils demandaient à leur reine de *leur octroyer le don d'amoureuse mercy*.

MONICOURT.

M. de Varanges a demandé?...

CORNÉLIE.

Sur l'heure!... il a cependant laissé à la pauvre victime quelques momens pour songer au salut de son âme, et s'en est allé dans le parc, sans doute pour s'y cueillir une couronne de lauriers ou de myrtes...

MONICOURT.

Mais, madame, c'est plus qu'une inconvenance, plus qu'une grossièreté, c'est... Et comment avez-vous trouvé Mme de Greuves?

CORNÉLIE.

Je l'ai trouvée... pleurant comme saint Médard, et

Digitized by Google

dans la plus parfaite ignorance de ce qu'il y avait à faire...

MONICOURT.

Je le sais, ce qu'il y a à faire, moi! Vous dites que ce monsieur est dans le parc, je vais l'y retrouver...

Il va pour sortir par le fond à droite.

CORNÉLIE, *à part.*

Allons, c'est de Christine qu'il est amoureux! je n'aurais pourtant qu'un mot à dire... Mais Georges, qui a tenu à Christine ce singulier langage, en serait-il amoureux aussi?

MONICOURT, *à part.*

Voilà qui va décider mon mariage avec Christine.

CORNÉLIE.

Oh! il faut que M. de Varanges s'explique; car je ne veux pas vieillir veuve, moi...

## SCÈNE VII.

CORNÉLIE, *sur le devant à gauche,* CHRISTINE, *sortant de la droite tenant à la main la potion prescrite,* GEORGES, *paraissant à la porte de gauche du fond,* MONICOURT, *prêt à sortir au fond par la porte de droite.*

CHRISTINE.

Cornélie, voici votre potion...

Elle la dépose sur le guéridon.

CORNÉLIE.

Ah! oui; merci, chère mignonne, merci!

GEORGES, *paraissant et se parlant à lui-même.*

Ah! je suis un indigne! J'ai beau avoir eu affaire à une femme que je sais coquette et plus que légère..... (*Il s'arrête en voyant Cornélie et Christine.*) La voilà;

Digitized by Google

tâchons d'atténuer un peu l'effet de mon audace... (*Après avoir déposé le plateau sur la table à droite, Christine se dirige vers Cornélie; Georges la devance en saluant d'abord Cornélie.*) Je présente mes hommages à notre belle châtelaine.

CORNÉLIE.

M. de Varanges, je les reçois avec plaisir... Toujours horriblement souffrante, vous savez... (*Allant vers la table où est déposé la potion et s'adressant à Monicourt qui parlait et qui au son de la voix de Georges est rentré dans le salon.*) Est-ce un peu bon, docteur, cet affreux breuvage que vous m'avez fait fabriquer là?

MONICOURT, *sans quitter des yeux Georges qui s'est approché de Christine.*

A la première gorgée, ça vous fera l'effet de l'eau sucrée.

GEORGES, *à Christine.*

Madame, je voudrais...

CHRISTINE, *faisant un pas pour rentrer chez elle.*

Monsieur!...

CORNÉLIE, *à Monicourt.*

Ah! vraiment? et après?

MONICOURT, *même jeu.*

Après? ce sera toujours la même chose.

GEORGES.

Madame, en vous parlant tout-à-l'heure comme j'ai osé le faire, j'étais sous l'influence d'une pensée qu'il faut que je vous avoue, et si vous vouliez m'entendre...

CHRISTINE.

Tout-à-l'heure, monsieur, j'ai confié à Cornélie l'insulte que j'ai reçue de vous sans l'avoir provoquée, ni méritée en rien; je pensais que Mme Bérail vous ferait



Digitized by Google

comprendre combien votre présence doit m'être pénible ; puisqu'elle n'a pas cru devoir satisfaire mon chagrin, c'est moi qui vais quitter le château.

GEORGES.

Quoi, madame!...

CHRISTINE.

Je vous prie, monsieur, de ne pas me retenir davantage... (*Elle fait à Georges une très-froide révérence et va à Cornélie, laquelle après avoir regardé le verre l'a replacé sur la table sans y goûter.*) Ah! Cornélie, ce n'est pas bien; vous m'aviez promis...

Elles continuent à parler bas tandis que Monicourt s'avance vers Georges.

MONICOURT.

Après ce qui s'est passé, M. de Varanges, je crois une explication entre nous nécessaire, si vous n'avez pas perdu les sentimens les plus indispensables à un homme...

GEORGES, *qui ne l'a point écouté, sortant de sa préoccupation.*

C'est vous, docteur?... qu'est-ce que vous marmottez donc là?

MONICOURT.

Je parle avec gravité, monsieur, et je ne marmotte point... je dis que j'ai à parler à Mme de Greuves, et que si vous êtes un homme d'honneur, dans cinq minutes vous m'attendrez dans le parc... au pied de la statue d'Apollon.

GEORGES, *le regardant avec étonnement.*

Je le veux bien, docteur, dans cinq minutes.

CORNÉLIE.

Mon cher Georges, là, franchement, vous avez commis aujourd'hui un anachronisme inimaginable... je ne sais pas quelles suites ça aura, mais ça paraît devoir

Digitized by Google

être terrible... je voudrais bien en causer un peu avec vous... ne quittez pas le château sans m'avoir revue, hein?

GEORGES.

Madame, je mets tout mon bonheur à me faire votre prisonnier.

CORNÉLIE.

Christine, je t'attends chez toi... (*A part.*) Je saurai bien lui faire dire ses vrais sentimens... (*Elle sort.*)

GEORGES, *au fond, regardant Christine en sortant.*

Ah! j'ai fait une sottise, car je l'aime peut-être bien plus que je ne croyais!...

Il sort dans le parc par la porte à droite.

## SCENE VIII.

### CHRISTINE, MONICOURT.

CHRISTINE.

Eh bien! docteur, je suis prête à vous écouter.

MONICOURT, *mesurant ses paroles.*

Votre tante, Mme Bérail, m'a conté, madame, quelle singulière partie s'est jouée ici, ce matin...

CHRISTINE.

Quoi, monsieur, vous savez...

MONICOURT.

L'insolence de M. de Varanges? oui, madame; on dit tout à un médecin, et...

CHRISTINE, *à part.*

Oh! Cornélie! Cornélie!

MONICOURT, *continuant.*

C'est là un de ces accidens comme l'imprudence en amène... vous pouvez convenir avec votre docteur que vous avez été imprudente...

Digitized by Google

CHRISTINE.

Mais, monsieur...

MONICOURT.

D'ailleurs, tout se redit de ce qu'on confie à ses bonnes amies. Savoir, l'insolence de monsieur, c'est vouloir la punir; mais pour cela il faut un droit que par malheur je ne possède pas; ce droit, madame, je brûle de vous le demander!

CHRISTINE.

Expliquez-vous?

MONICOURT.

Vous comprenez bien que le droit dont je parle ne peut appartenir qu'à votre mari ou à celui qui doit le devenir... J'ai beau me dire depuis longtemps déjà que plus qu'un autre je puis espérer; que, sans doute, vous ne me refuserez pas...

CHRISTINE, *relevant son front jusque-là penché.*

Et pourquoi pouvez-vous espérer plus qu'un autre?

MONICOURT, *se rapprochant.*

Chère belle comtesse, après ce qui a failli se passer entre nous, il me semble...

CHRISTINE.

Entre nous, monsieur? que s'est-il donc passé?

MONICOURT.

Allez-vous encore une fois ne pas vouloir m'entendre, et avez-vous perdu si entièrement le souvenir de la nuit du 8 septembre?

CHRISTINE.

Une fois déjà, monsieur, vous m'avez fait la même question; en interrogeant ma mémoire je me suis rappelé que M. Bérait, mon tuteur, était arrivé d'un voyage cette nuit-là.

Digitized by Google

MONICOURT.

Eh bien?

CHRISTINE.

Eh bien! c'est tout ce que je me rappelle encore aujourd'hui.

MONICOURT, *à part.*

Tout-à-fait comme Mme Bérail.

CHRISTINE.

Et de cette nuit, monsieur, dont vous m'aviez parlé sur un ton qui m'a fort surprise, de cette nuit à laquelle vous avez fait plusieurs fois des allusions que je ne m'expliquais pas, je désire que vous ne me parliez plus jamais, je le désire sérieusement.

MONICOURT, *à part.*

Absolument comme Mme Bérail... (*Haut.*) Et la boucle d'o...

CHRISTINE.

Quoi! encore?

MONICOURT.

Rien, madame, rien!

CHRISTINE, *s'animant.*

En vérité, je suis bien bonne d'avoir souffert aussi longtemps que les hommes qu'on reçoit ici se permissent dans leur langage avec moi des paroles qui m'auraient sans doute blessée, si je les avais comprises; je me trouve coupable d'avoir souffert qu'ils eussent aussi parfois de si étranges façons! Que ma tante garde pour vous, messieurs, des trésors d'indulgence, elle le peut, elle est maîtresse, elle est majeure; mais, moi, je sens mon cœur qui se révolte à la fin; je ne sais pas ce qui peut dicter cette conduite à mon égard... ce que je sais, c'est qu'elle doit cesser tout-à-fait aujourd'hui. Au res-

Digitized by Google

te, mon départ va me mettre à l'abri de cette belle galanterie-là.

MONICOURT.

Vous partez?

CHRISTINE.

Dans une heure.

MONICOURT.

Vous avez peut-être mille fois raison dans ce que vous venez de dire, mais...

CHRISTINE.

Comment, peut-être!

MONICOURT.

Mais vous n'avez pas répondu à la demande contenue dans mon désir d'acquérir le droit de vous défendre... (*A part.*) Qu'est-ce que je risque?... (*Haut.*) Mme de Greuves daignera-t-elle me laisser espérer l'honneur d'obtenir sa main?

CHRISTINE, *entrant chez elle.*

Non, monsieur, Mme de Greuves ne daigne pas vous laisser espérer cet honneur.

SCENE IX.

MONICOURT, *seul.*

Si ce n'est pas là la plus coquette, la plus dissimulée, la plus diplomate de toutes les femmes, c'en est assurément la plus pure, la plus généreuse, la plus adorable! et, dans le second cas, elle doit me trouver d'une insolence et d'une sottise herculéennes, avec ma nuit du 8 septembre et mes phrases en macaroni! En effet, je serais stupide véritablement!... C'est impossible! Elle m'a refusé, mais ne désespérons pas encore : avec les femmes, si l'on savait combien de fois *oui*, veut dire

Digitized by Google

*non* et *non* veut dire *oui*, on n'oserait plus leur demander rien...

Il sort par le fond.

FIN DU PREMIER ACTE.

---

# ACTE II.

Même décor.

## SCENE PREMIERE.

GEORGES, MONICOURT.

GEORGES, *paraissant à la porte de gauche, au fond.*

Mais il ne vient pas, cet illustre docteur... il me laisse en tête-à-tête avec Apollon.

MONICOURT, *paraissant à l'autre porte.*

Apollon était seul.

GEORGES.

Ah ! le voilà ! Elles ont duré quelque temps, monsieur, vos cinq minutes. Mais vous vouliez me demander une explication, je crois... Parlez, de quoi s'agit-il ?

MONICOURT.

Il s'agissait de Mme de Greuves.

GEORGES.

Mme de Greuves vous aurait chargé?...

MONICOURT.

Elle... non, monsieur... c'est moi qui...

GEORGES.

Vous, M. Monicourt ! et de quel droit ?

MONICOURT.

Ah ! voilà... (*A part.*) Moi qui croyais si bien le tenir, ce droit !

Digitized by Google

GEORGES.

Répondez donc, monsieur?

MONICOURT.

Eh bien! franchement... ce droit... tout-à-l'heure je croyais l'avoir, et... je ne l'ai pas; ou plutôt, je ne peux pas l'avouer, ou pour mieux dire...

GEORGES, *prenant la main de Monicourt.*

Vous ne pourrez mieux dire qu'en vous expliquant sur l'heure, très-catégoriquement. Et maintenant, M. le docteur, c'est moi qui, du droit que tout homme possède de protéger toute femme sans défenseur, c'est moi qui vous somme de justifier ce que vous venez de dire, si ce n'est... un mensonge?

MONICOURT.

Un mensonge, moi!

GEORGES.

Oui, monsieur, un mensonge!

MONICOURT.

Ah! c'est trop fort, et j'entendrais cela sans me cabrer, moi!... Je suis un homme pacifique, mais... Sachez donc, monsieur, qu'entre Mme de Greuves et moi, il y a un petit accident... (*Souriant avec complaisance.*) qui doit faire de moi son époux, or...

GEORGES, *le secouant.*

Son époux?... voulez-vous bien ne pas sourire! Vous osez prétendre, vous, que Mme de Greuves...

MONICOURT, *se dégageant.*

Un instant, doucement, je n'en suis pas sûr... (*Il va boire le verre d'eau à droite.*) Il est enragé! Je n'accepte pas la responsabilité d'un bonheur qu'après tout je n'ai pas eu.

Digitized by Google

GEORGES, *à part.*

Quoi! ce serait lui!... Ah! je saurai tout!... (*Haut, allant à Monicourt.*) Je vous ai parlé un peu vivement, Monicourt, excusez-moi. Vous me laissiez voir des doutes sur le fait auquel vous faisiez allusion... A mes yeux, vous n'en seriez que plus coupable; mais aussi, la coquetterie pleine de ruses de Mme de Greuves peut bien être votre excuse. Dites-moi tout... Moi aussi, je tiens à éclaircir certains faits... faisons cause commune... Deux hommes contre la coquetterie d'une femme, ce n'est pas trop, ce n'est pas assez.

MONICOURT, *achevant de boire la potion.*

Nous serons battus...

GEORGES.

Oui... mais nous tomberons avec grâce. Confiez-vous donc à un ami, et comptez sur son silence comme sur un conseil loyal.

MONICOURT, *après un instant de réflexion, s'asseyant à droite.*

J'y consens... Asseyons-nous. Écoutez-moi bien : il y a trois ans, par un beau soir, le 8 septembre, dans ce château, dans ce salon, il y avait trois personnes, Mme Bérail, Mme de Greuves et le jeune docteur Arthur Monicourt, de la Faculté de Paris. Les deux maris étaient absens. Vous, M. de Varanges, étiez moins assidu que moi au château; moi, nature ardente et contenue, j'aimais Mme Bérail et Mme de Greuves, toutes deux charmantes, toutes deux mariées à de vieux savans... très-peu mariées, par conséquent. Je les aimais... ardemment! et depuis quelque temps déjà je les accablais des témoignages de ma passion. Les jours pairs, mon cœur

Digitized by Google

était tout à Cornélie; il n'était qu'à Christine les jours impairs. J'en étais fou... de toutes les deux... fou!

GEORGES.

Vous oubliez le proverbe qui dit : *Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois.*

MONICOURT.

Non, je me souvenais de celui qui recommande d'*avoir deux cordes à son arc.* Voilà à quoi sert la sagesse des nations. Le soir dont je parle était le soir d'un dimanche, où d'habitude mon cœur se reposait. Toute la journée Mme Bérail s'était ennuyée à corps perdu; c'était incompréhensible; j'étais là et son mari n'y était pas. Mme de Greuves avait été gracieuse; moi, je n'avais jamais dépensé plus d'adresse, de rouerie et de passion! mon insatiable cœur et mon esprit excité jetaient feu et flamme; j'étais un feu d'artifice de verve et d'amour!... Je me sentais irrésistible! Vers le tard, en prenant mon chapeau pour me retirer; là, tenez, à cette place... (*Il indique le guéridon.*) J'y trouve... quelle imprudence!... un billet; pas de signature, bien entendu; écriture contrefaite... ou émue, et ces seuls mots : « A minuit, au boudoir vert. » Ce boudoir, vous le savez, sépare l'appartement de la nièce de celui de la tante, en ouvrant dans tous les deux et sur une galerie. A minuit j'entrais dans le boudoir, que dis-je!... dans les bosquets d'Amathonte!... Ah! monsieur... (*Il s'arrête.*)

GEORGES.

Continuez donc. Dans le boudoir?...

MONICOURT, *reprenant beaucoup plus bas.*

Le dimanche, jour du sabbat, est-il un jour pair ou impair? on ne l'a jamais su. L'ignorance de la science à

Digitized by Google

cet égard a peut-être agi sur moi ; ce qui est vrai, c'est qu'aujourd'hui encore je ne pourrais dire avec serment laquelle m'attendait des souveraines de mon cœur. Tout d'abord, en entrant, je cherchais à savoir si c'était mon espoir des mercredis ou mon rêve des jeudis qui se réalisait un dimanche, quand, tout-à-coup, un bruit de voiture et d'effroyables coups de sonnette annoncèrent le brusque retour de M. Bérail. Le temps pour moi de courir à la fenêtre, la fée du boudoir avait disparu sans que j'eusse pu voir par quelle porte! Je restai là encore une heure dans des transes!... Sur mon front, monsieur, mêlées aux rides de la science, il y a des rides qui datent de cette heure-là!

GEORGES.

Pauvre Arthur!...(*A part.*)C'était donc lui!...(*Haut.*) Mais alors, monsieur, comment tout-à-l'heure avez-vous prononcé le nom de Mme de Greuves?

MONICOURT.

Attendez!... Au moment où on me laissait ignorer, *unguibus et rostro,* à qui je devais ce mystérieux rendez-vous, une boucle d'oreille s'était détachée et je m'en étais emparé...

GEORGES.

Vous aviez vu dans la journée quelles boucles d'oreilles portaient ces dames?

MONICOURT.

Dans la journée elles n'en portaient ni l'une ni l'autre... mais vous allez voir. Le lendemain, me trouvant un instant seul avec Mme Bérail, je me permis une allusion à la déroute que... Elle me rit au nez avec le vrai rire de la vertu! Ce n'était donc pas elle!...

Digitized by Google

GEORGES.

Belle raison !

MONICOURT.

Quand je revis le vieux Bérail, je frissonnai, car ma quasi victime, c'était lui peut-être; peut-être le savant s'était-il aperçu que j'avais voulu... toucher à ses collections... pas du tout ! il vint à moi avec un front... radieux. Ce n'était donc pas lui. Puis, quand je demandai à Mme de Greuves pourquoi je ne lui voyais aux oreilles ni boucles ni pendans, elle me répondit qu'elle n'y porterait plus rien. Vous comprenez, c'était elle !

GEORGES.

Ainsi, votre présomption ne s'appuie sur rien de plus ?

MONICOURT.

N'est-ce point assez pour un homme pénétrant!

GEORGES, *à part*.

Si ce n'est pas elle, qu'ai-je fait! grands dieux!...

MONICOURT.

Qu'est-ce que vous dites de cela?

GEORGES.

M. Bérail m'a conté cette aventure, arrivée, disait-il, à sa pupille, avec... il ignorait le nom du héros.

MONICOURT.

C'était moi, le héros!

GEORGES.

J'ai dû croire M. Bérail... Aujourd'hui, ma première croyance faiblit. Avec le caractère bizarre, jaloux, implacable, que nous avons connu à M. Bérail...

MONICOURT.

Elle en avait une peur!...

Digitized by Google

GEORGES, *continuant.*

Qui peut dire que Cornélie n'aura pas été forcée de laisser peser sur Christine...

MONICOURT.

C'est une femme charmante, que Mme Bérail!... Tenez, je crois que nous y sommes.

GEORGES.

Non, mais nous y arriverons; vous avez conservé cette boucle d'oreille, docteur?

MONICOURT.

Elle ne m'a jamais quitté, la voici.

GEORGES, *la prenant.*

Mais je reconnais cela; c'est un fort beau camée dont Cléopâtre fait le pendant. Cette tête est celle de Marc-Antoine. Mon savant parrain, qui a rapporté ces camées d'Italie, me les a fait voir un jour avant qu'ils fussent montés... il voulait les donner à sa femme...

MONICOURT.

Ah! décidément, c'est...

GEORGES.

Ou à sa nièce. Grâce à ceci, je vais tout savoir... Vous voulez vous marier, n'est-ce pas?

MONICOURT.

Je le veux; il est temps.

GEORGES.

Et vous pensez que Mme Bérail... est, elle aussi, en humeur de se remarier?

MONICOURT.

Je le pense plusieurs fois par jour.

GEORGES.

C'est bien; vous êtes marqué pour le mariage... (*La porte de l'appartement de Christine s'ouvre et laisse sor-*

Digitized by Google

*tir Cornélie.*) Mme Bérail! Allez, allez, qu'elle ne nous voie pas ensemble!

SCENE II.

GEORGES, CORNÉLIE.

GEORGES, *sur le devant de la scène, à part.*

Il faut m'imaginer que j'ai à jouer une scène de la la comédie : *Tout est bien qui finit bien.*

CORNÉLIE.

Elle veut absolument partir!... Elle dit que ce château lui est odieux!

GEORGES, *riant.*

Quoi! vraiment! odieux?...

CORNÉLIE.

Comment, vous riez! vous n'avez donc pas le plus petit sentiment de vos fautes, malheureux! Mais Christine va partir dans un instant!

GEORGES.

Eh bien! vous restez, vous!

CORNÉLIE.

Je ne sais pas encore, et d'ailleurs qu'est-ce que cela vous fait?

GEORGES.

Que vous partiez aussi?

CORNÉLIE.

Oui.

GEORGES.

Cela me pénètre de honte et de regrets; cela me désespère!... voilà tout.

CORNÉLIE.

Il y a là quelque impertinence en germe, que je ne veux pas voir éclore...

Digitized by Google

GEORGES.

Non, vrai! il est temps de le dire, s'il me fallait renoncer à vous voir... vous ne le croirez pas... mais je le sens là... j'en mourrais!

CORNÉLIE.

Ah! quelle tragédie! voulez-vous bien vous taire! Tenez, mon ami, violentons-nous un peu et parlons raison; je vous ai cru parfois de l'amour pour Christine; mais, là, en conscience, pour oser ce que vous avez osé ce matin! vous ne l'aimez donc pas?

GEORGES.

Non, je ne l'aime pas.

CORNÉLIE.

Est-ce possible?

GEORGES.

Vous le voyez bien.

CORNÉLIE.

Mais Christine est une femme adorable et qui mérite d'être adorée à genoux; votre conduite est inexplicable!

GEORGES.

Je me garde bien de l'expliquer.

CORNÉLIE.

Vous ne le pourriez jamais.

GEORGES.

Si, d'un mot.

CORNÉLIE.

Dites-le.

GEORGES.

Oh! non.

CORNÉLIE.

Si, vous me le direz?...

Digitized by Google

GEORGES, *après avoir regardé autour de lui.*

Eh bien! madame, la partie de cartes de ce matin n'était qu'une répétition.

CORNÉLIE.

Une rép...

GEORGES,

Oui; ma partenaire de tantôt n'avait rien à craindre. Je voulais seulement essayer mon rôle et voir comment, dans une scène pareille, que j'aurais amenée, une autre femme à qui je songeais, une femme charmante, une femme d'un esprit original, indépendant, aurait pu accueillir une semblable déclaration!...

CORNÉLIE, *s'éloignant de lui brusquement.*

Ah! quelle horreur!... vous m'épouvantez!... (*Se rapprochant.*) Si je vous demandais, la répétition faite, à qui vous destinez l'honneur de la représentation?

GEORGES.

Ah! ma foi! mes vaisseaux sont en train de brûler... je vous le dirais.

CORNÉLIE.

Eh bien! quelle est cette femme? d'un esprit si original, si indépendant?

GEORGES.

Vous.

CORNÉLIE.

Merci, monsieur; vous m'apprenez là comment vous m'aimez...

GEORGES.

Comment je vous aime! ah! c'est avec passion, avec folie! avec délire!

CORNÉLIE.

Eh! monsieur! quand on aime une femme on le lui dit franchement.

Digitized by Google

GEORGES.

Je le dis franchement

CORNÉLIE.

Et un jour qu'on l'entend parler des ennuis du veuvage, on lui demande sa main.

GEORGES.

Mais je ne le puis pas, moi, madame! je ne suis pas libre...

CORNÉLIE.

Pas libre!

GEORGES.

Hélas! j'en ai trop dit pour ne pas tout dire, jugez ma situation. Vous avez été à même d'apprécier le caractère incroyablement bizarre et excessif de M. Bérail?

CORNÉLIE.

Ah! ah! je le crois bien, un savant qui cherchait dans toutes ses sciences quelque moyen de me faire souffrir.

GEORGES.

Eh bien! une herre avant sa fin, j'étais seul près de lui, M. Bérail tira de dessous son oreiller une boucle d'oreille. — Georges, dit-il en me la donnant, jure-moi d'épouser la femme qui possède le bijou dont celui-ci fait le pendant; je jurai. M. Bérail allait en dire plus, mais on entra, et nous ne nous retrouvâmes plus seuls.

CORNÉLIE, *à part.*

Une boucle d'oreille! qu'est-ce que cela veut dire?... (*Haut.*) Continuez donc, M. de Varanges, votre récit me va au cœur.

GEORGES.

Cette boucle d'oreille, c'est la tête de Marc-Antoine

Digitized by Google

en camée... (*Il la passe à Cornélie.*) Le pendant, c'est Cléopâtre, probablement... mais, où la retrouverai-je, la fille des Ptolémés !... (*En reconnaissant le bijou, Cornélie ne peut réprimer un mouvement.*) Mais, qu'ai-je vu? vous reconnaissez ce bijou ? vous savez à quelle femme appartient le pareil ? Oh ! par pitié, dites-moi quelle est cette femme ! elle est mariée peut-être, alors je me retrouverais libre !...

CORNÉLIE.

Et si elle est libre, elle?

GEORGES, *baissant la tête.*

La volonté d'un mourant est solennelle, j'épouserai.

CORNÉLIE.

Ah ! ça, est-ce bien vrai tout ce que vous venez de me conter là ?

GEORGES, *très-naïvement.*

Et pourquoi mentirais-je? bon Dieu !

CORNÉLIE.

Vous le jurez !

GEORGES.

Je jure que ma résolution d'obéir à la volonté de mon parrain est aussi sacrée que cette volonté même.

CORNÉLIE, *à part.*

Comment ce bijou, que je croyais dans les mains de Monicourt, est-il revenu dans celle de M. Bérail?... c'est à n'y rien comprendre ! (*Haut.*) Vous avez vu Monicourt tout-à-l'heure ?

GEORGES, *simplement.*

Arthur ! oui, oui, il quittait Mme de Greuves, et m'a confié son futur mariage avec elle... Ils sont d'accord ; elle va l'attendre à Paris.

CORNÉLIE, *légèrement troublée.*

Ah ! ils se marient !... (*Se remettant et cherchant à*

Digitized by Google

*lire dans les yeux de Georges.*) C'est là tout ce que vous a dit M. Monicourt?

GEORGES.

Je crois que oui; oui, c'est tout.

CORNÉLIE *à part.*

Il y a là quelque chose de bien étrange... de bien simple, peut-être!... dans tous les cas, Monicourt se mariant, qui pourrait m'empêcher de l'imiter... il le mérite bien!...

GEORGES.

Mais, par grâce, madame, répondez-moi.

CORNÉLIE.

Vous permettrez bien de me consulter un peu.

GEORGES, *à part.*

Je suis un fat! je m'étais cru plus aimé.

CORNÉLIE, *à part.*

Allons! voici l'agonie de mon veuvage! Mais que le cœur est bizarre! Hier encore, je croyais les aimer autant l'un que l'autre, et aujourd'hui... je reconnais, en le perdant, celui que j'aime le plus... Après tout, Georges m'aime, et il est charmant...

GEORGES.

Eh bien?

CORNÉLIE.

Eh bien! M. de Varanges, je vous laisse avec Marc-Antoine... (*Elle lui rend la boucle d'oreille.*) Et je vais vous chercher...

GEORGES.

Grand Dieu! Quoi?

CORNÉLIE.

Cléopâtre!

GEORGES.

Ah! dites plutôt le bonheur!..... (*Il baise la main à*

Digitized by Google

*Cornélie qui sort par la droite. Christine paraît à gauche.*) Le bonheur de Monicourt, mais le mien; ce ciel promis à l'heureuse enfance qui s'écoula ici entre Christine et moi, comment le regagnerai-je? moi qui ai tant mérité de le perdre à jamais!...

SCENE III.

CHRISTINE, *en toilette de voyage,* GEORGES.

Christine va pour traverser la scène; après quelques pas elle se trouve en fasse de Georges qui l'arrête en se mettant à genoux devant elle. Elle recule.

GEORGES, *changeant entièrement de ton et de manière.*

Madame, je ne veux vous parler qu'à genoux et les mains jointes... je ne veux me relever que lorsque vous m'aurez accordé mon pardon ou que vous me l'aurez fait espérer...

CHRISTINE.

Monsieur, si l'on venait...

GEORGES.

Oh! que l'on vienne, madame, je le désire, je le veux. On m'entendra dire que j'ai offensé en vous la plus pure des femmes; que je l'ai offensée sans raison, sans courage, lâchement, indignement, elle, sans défense, elle qui devait compter sur moi, elle que j'aimais!...

CHRISTINE.

Monsieur, j'exige que vous vous releviez!

GEORGES, *se relevant.*

Vous ne pouviez, n'est-ce pas, madame, vous expliquer ma conduite, mon langage?... Avec un cœur pur comme le vôtre, vous n'auriez même jamais pressenti pourquoi je me montrais si peu digne de vous! Hélas! c'est justement parce que j'en doutais, de cette pureté de cœur; parce que, je l'avoue, je n'y croyais pas!

Digitized by Google

CHRISTINE.

Et qui donc, monsieur, vous empêchait d'y croire?

GEORGES.

Une erreur... non, une calomnie, à laquelle j'ai eu la faiblesse d'ajouter foi; je vous ai punie, vous, ange de grâce et de pudeur, je vous ai punie de la faute d'une autre, de la faute d'une journée d'ennui; vous en avez porté le poids, vous qui n'en aviez même rien soupçonné, et j'ai pu vous méconnaître, vous outrager, vous, vous!

CHRISTINE.

Ainsi, monsieur, ma jeunesse chaste comme mon enfance, ma vie simple et tranquille, ouverte à tous les yeux, mon indulgence pour vous, rien, rien ne m'aura défendue contre une calomnie, une indigne calomnie... Dans un cercle de quatre ou cinq personnes, on aura trouvé possible, comme au milieu de Paris, de flétrir la femme que je suis fière de sentir en moi, et, poursuivie jusque dans ce paisible espace par le dard venimeux du monde, il m'aura encore fallu chercher un refuge, et je ne l'aurai trouvé que dans ma conscience!... Tenez, c'est désespérant!

GEORGES.

Oh! pardon! pardon!

CHRISTINE.

Quand je vous pardonnerais, monsieur, est-ce que le pardon efface la faute? Si le regret vous fait un peu souffrir maintenant, est-ce que depuis ce matin, je n'ai pas souffert bien plus, moi? Mais, pour accroître votre regret, pour le changer en remords, je ne veux ajouter qu'un seul mot, et puisque vous m'aimez, ce mot vous

Digitized by Google

punira, j'espère, et vengera mon cœur blessé!... (*Elle reprend son écharpe qu'elle avait laissé tomber sur un fauteuil et se dirige vers la droite. S'arrêtant devant la porte.*) M. de Varanges, je vous pardonne! je pars... et je vous aimais!

GEORGES.

Vous m'aimiez! Oh! par pitié! ne me quittez pas ainsi! Christine, madame, Christine. (*Il court à elle et s'empare d'un bout de l'écharpe qui flottait.*) Si vous m'aimiez ce matin, vous m'aimez encore... vous ne pouvez partir... Je vous aime ardemment. Non... tenez, je ne puis plus vivre loin de vous... tenez, je pleure et je souffre bien...

Il s'essuie les yeux avec l'écharpe.

CHRISTINE, *revenant d'un pas.*

Et ma tante?

GEORGES.

Je viens de la marier... Qu'importe! ne partez pas! je vous en conjure au nom du ciel, au nom de mon repentir; Christine, au nom de notre enfance!...

CHRISTINE.

Je m'en suis souvenue pour vous pardonner! mais rendez-moi mon écharpe; finissons... je veux partir, Georges.

GEORGES, *retenant encore l'écharpe.*

*Georges*! ah! vous le voyez, c'est l'influence de l'heureux temps que je vous rappelle... Laissez-moi vous en parler une minute encore, venez là... (*Il l'attire avec l'écharpe jusqu'à un fauteuil.*) Asseyez-vous dans ce fauteuil... je n'ai plus à vous dire qu'une chose; après, vous serez libre de partir.

Digitized by Google

CHRISTINE, *s'asseyant.*

Dites vite alors, et ensuite tenez votre parole.

GEORGES.

Eh bien! quand nous étions tous les deux bien petits, qu'on se disait *tu*, et qu'on s'aimait beaucoup, il y avait dans ce paradis terrestre, dont les devoirs du monde nous ont chassés, il y avait un enclos fermé, plein de beaux arbres chargés de fruits, cultivés par M. Bérail seulement. C'était les arbres de science du savant, à nous défendus, c'était le plaisir, l'idéal, le bonheur sous clef; toujours, nous avions soif de ces fruits-là, et toujours, votre tuteur nous disait : « *Ils ne sont pas mûrs.* » Mme la comtesse, vous en souvenez vous? (*Silence de Christine.*) Vous souvenez-vous qu'un jour de bonne humeur et de ciel bleu, mon parrain ayant dépouillé les arbres de son enclos, y avait laissé pour nous quelques fruits aux basses branches, et qu'il nous dit : « *L'enclos est ouvert, allez, gloutons mignons.* » Survint alors Champagne qui demanda : Où courent-ils donc si joyeux? et j'entendis mon parrain répondre : « Ils courent au bonheur... (*Ici Christine gardant toujours le silence porte son mouchoir à ses yeux et Georges cesse de tenir l'écharpe.*) C'est la fête des souvenirs, chère Ève irritée; si vous voulez, pour en retrouver encore, nous chercherons ensemble. L'enclos n'est plus fermé, les fruits sont mûrs, nous irons les cueillir; peut-être en vous voyant passer, le vieux Champagne redira : « Où courent-ils donc si joyeux? » et je répondrai, si vous voulez : « Ils courent au bonheur! »

CHRISTINE, *d'une voix troublée.*

Il se fait tard, la voiture doit être prête, Georges, rendez-moi mon écharpe!...

Digitized by Google

GEORGES.

Christine, je ne la tiens plus.

CHRISTINE, *souriante.*

Eh bien ! reprenez-la...

GEORGES.

Ah ! merci, merci !... (*Il prend la main de Christine qu'il couvre de baisers en tombant à genoux.*) Christine, mon amour, ma femme!

SCENE IV.

LES MÊMES, MONICOURT, *puis* CORNÉLIE.

MONICOURT.

En croirai-je mes yeux !

GEORGES, *se relevant et allant à lui.*

Vos yeux, mon cher docteur, n'ont jamais si bien vu ! Écoutez-moi : notre belle châtelaine va revenir, vous irez à alle, gracieusement, et vous lui remettrez cette boucle d'oreille... (*Il la lui rend.*) en lui disant qu'elle ne vous a jamais quitté qu'aujourd'hui, pour une heure.

MONICOURT.

Comment ! est-ce que ?...

GEORGES.

Elle vous présentera l'autre boucle d'oreille, Cléopâtre, et, et... j'ai l'honneur de vous faire part de votre mariage avec Mme la comtesse Cornélie Bérail.

MONICOURT.

C'était elle, ô bonheur ! tous mes veux sont comblés !

CORNÉLIE, *sortant de la droite.*

M. de Varanges...

Elle s'arrête en voyant Christine et Monicourt.

Digitized by Google

MONICOURT, *allant à elle d'un petit air gracieux, et présentant la boucle d'oreille.*

Madame et chère future, je vous rends ce bijou bien précieux à mon cœur. Depuis le moment où vous m'en avez fait don, il ne m'a jamais quitté, qu'un instant...

CORNÉLIE, *lui arrachant la boucle d'oreille des mains.*

Vous êtes un fat, un sot et un impertinent. Ah! il ne vous a quitté qu'un instant, et pourquoi, s'il vous plaît?

MONICOURT, *regardant Georges.*

Ah! pourquoi?... je ne sais pas bien...

GEORGES, *s'avançant près de Cornélie.*

C'est vrai, madame, Arthur ne sait pas sur quelles bases a traité son embassadeur... (*A voix basse.*) Il ignore entièrement, ainsi que Christine, la nature de l'entretien que vous venez de m'accorder tout-à-l'heure. L'un et l'autre l'ignoreront toujours.

CORNÉLIE, *même jeu.*

Mon amour-propre le saura, monsieur; mon amour-propre, dont vous vous êtes fait un jouet...

GEORGES.

Il l'oubliera, mon amie; car votre cœur n'est point blessé... Quoi! vous ne m'auriez préféré qu'au veuvage; car vous aimiez Monicourt... Sans moi vous ne vous seriez jamais entendus, et vous m'en voulez encore!... Mais si j'étais aussi méchant que vous, moi, je vous appellerais ma tante!

CORNÉLIE.

Méchante, moi! par exemple! Oubliez-vous qu'avec mes amis j'ai le cœur sur la main... et nous sommes déjà vieux amis...

Elle lui tend la main, Georges la lui serre.

Digitized by Google

CHRISTINE.

Quelle grande affaire traitez-vous donc tout bas? est-ce que vous voulez nous rendre jaloux par ici?

CORNÉLIE.

Rien, rien... nous réglons une vieille partie de cartes... (*Allant vers Monicourt.*) où j'ai joué à qui perd gagne... Voilà ma main, Monicourt, et j'offre mes complimens à Mme de Varanges.

CHRISTINE.

Je les reçois de bien bon cœur, ma chère Cornélie... Et ta migraine?

CORNÉLIE.

Ah! oui, ma migraine... la potion du docteur m'a fait grand bien!

MONICOURT, *à part.*

O sublime confiance! elle croit l'avoir prise.

CORNÉLIE, *à Georges.*

Nous dînons en famille, mon aimable neveu.

MONICOURT.

Tiens! c'est vrai, le voilà notre neveu!... Ah! Georges, vous croyez, n'est-ce pas, à l'éternelle reconnaissance de votre oncle?

GEORGES, *passant devant lui pour revenir près de Christine.*

Oui, Marc-Antoine.

MONICOURT, *à Cornélie.*

Chère Cléopâtre, j'ai eu bien des torts envers vous, mais...

CORNÉLIE.

Mais je vous épouse... c'est bien fait.

FIN.

Digitized by Google